

LE "R-34" A ATTERRI A PROXIMITÉ DE NEW-YORK

# EXCELSIOR

LUNDI  
7  
JUILLET  
1919

Ceux qui brûlent toujours d'augmenter leurs occupations sont des incapables ou des paresseux, car ils manquent d'intelligence ou de courage pour améliorer celles dont ils ont présentement la charge. P. D.

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.151. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON  
Pierre Laitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Englès, Paris.

Le prince Eitel Frédéric de Prusse a adressé au roi d'Angleterre une lettre disant qu'il se met, avec ses quatre plus jeunes frères, à la disposition des Alliés au cas où son père serait mis en jugement.

## REIMS A REÇU LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

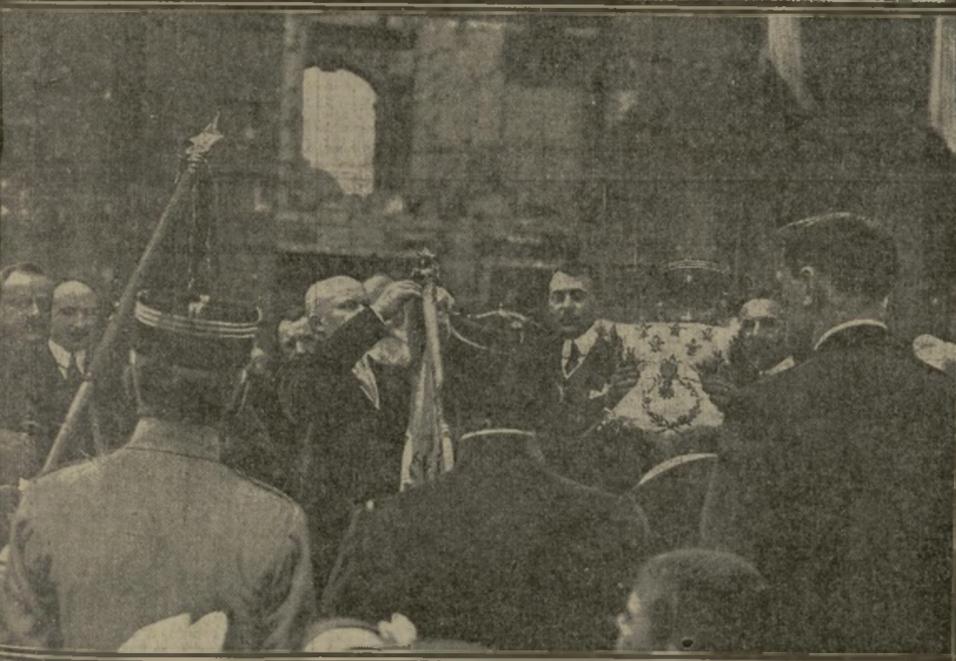
PHOTOGRAPHIES PRISES HIER APRÈS-MIDI PAR L'ENVOYÉ SPÉCIAL D' "EXCELSIOR"



LE DISCOURS DE M. POINCARÉ, DEVANT L'HOTEL DE VILLE DE REIMS



LE PRÉSIDENT ÉPINGLE LA CROIX SUR LES ARMES DE LA VILLE



M. POINCARÉ DÉCORE LE DRAPEAU DES SAPEURS-POMPIERS



LE DRAPEAU DES POMPIERS ET LES ARMES DE REIMS DÉCORÉS



LE PRÉSIDENT PARCOURT LES RUINES, RUE DE L'UNIVERSITÉ



LE PRÉSIDENT SORT DE LA CATHÉDRALE AVEC LE CARDINAL LUÇON

Le président de la République est allé hier à Reims pour remettre à la ville martyre la croix de la Légion d'honneur. M. Poincaré, accompagné des représentants et du préfet du département, ainsi que des édiles de Reims, s'est rendu sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il a exalté l'héroïsme gardé par Reims

sous un bombardement de 1.051 jours, qui a fait plus d'un millier de victimes civiles. La croix de Reims a été remise au D<sup>r</sup> Langlet, maire de la ville, que l'on voit à la gauche du président, sur notre première photographie. M. Poincaré a aussi décoré le drapeau des pompiers, qui se prodiguèrent sous les obus.

AU NOM DE LA FRANCE RECONNAISSANTE

HIER, M. RAYMOND POINCARÉ A REMIS LA LÉGION D'HONNEUR A LA VILLE DE REIMS

DANS LA CITÉ MEURTRE, LA VIE RENAÎT RAPIDEMENT

Des écoles ont rouvert : 4.250 enfants les fréquentent. Pour loger les 40.000 habitants rentrés dans Reims, on a procédé à d'ingénieuses installations.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A REIMS]

Le président de la République s'est rendu hier, à Reims, pour remettre à la glorieuse cité martyre la croix de la Légion d'honneur. Il était accompagné de M. Duchamp, sous-secrétaire d'Etat de la Défense nationale, de M. Monfautail, secrétaire, de M. Poincaré, de M. Pédarrieu, député de la Marne, du général Pénelon et du colonel Prunier.

Le train présidentiel, parti de Paris à 11 h. 15, est arrivé à Reims à 2 heures. La population — elle est déjà de 50.000 âmes — a fait au chef de l'Etat un chaleureux accueil. M. Poincaré, accompagné des autorités et des représentants du département, s'est aussitôt rendu sur la place de l'ancien hôtel de ville, et là, devant les ruines du noble édifice entièrement détruit par les Allemands, a commencé la cérémonie. Ce fut court, simple, émouvant.

DISCOURS DE M. POINCARÉ

Le président de la République prit la parole en ces termes : Messieurs, Le gouvernement de la République a pensé qu'au lendemain du jour où vient d'être signé le traité de paix la France avait une dette de reconnaissance à acquitter envers tous ceux qui ont souffert pour elle et contribué à son salut.

Parmi toutes les villes qui ont formé, sur le front de combat, une chaîne de bastions imprenables et qui se sont sacrifiées à la défense de la nation, Reims est une de celles qui ont subi le plus douloureux supplice et qui ont gardé dans leurs épreuves le plus de constance et de fermeté.

A l'exemple de son admirable maire, M. le docteur Langlet, et de son vénérable cardinal, qui fut en l'occasion de venir féliciter tous deux en des heures cruelles, la population rémoise a compris qu'elle occupait un poste d'honneur et, pour qu'elle se résignât à l'abandonner avant les derniers combats, le 21 mars 1918, il a fallu des ordres répétés et inexorables du commandement militaire.

Pendant ce martyre de quatre années, pendant un bombardement de mille cinquante et un jours, qui a fait plus d'un million de victimes rémoises, Reims, qui avait déjà, avant le départ de la Marne, connu l'horreur de l'invasion, a été ruinée, par la férocité des méthodes ennemies, à une destruction systématique.

M. Poincaré évoqua ensuite les magnifiques visions rapportées de Reims lors de ses visites dans la ville, soit avant, soit pendant la guerre ; il célébra sa beauté, maintenant disparue ou mutilée ; parlant de la cathédrale, il dit :

Votre cathédrale surtout, combien de fois ne l'ai-je pas contemplée dans sa longue agonie ! Elle était une des plus belles fleurs de notre passé ; elle attendait devant le monde que l'art ogival n'était pas, comme le prétendait l'Allemagne, une importation germanique, mais une création spontanée du génie français ; elle avait été amoureusement conçue et façonnée au long du moyen âge par les architectes et les sculpteurs de la Champagne, de l'Île-de-France et du Soissonnais ; elle avait été, pendant des siècles, étroitement mêlée à notre histoire nationale ; c'en était assez pour qu'elle fût vécue comme une représentation symbolique de nos traditions et de notre idéal.

On la donc fait mourir, pierre à pierre, dans des raffinements de torture, comme si l'on voulait que quelque chose de nos souvenirs et de notre foi s'évanouît à chaque arceau brisé, à chaque verrière arrachée, à chaque statue décapitée. Mais son magnifique cadavre délaissé par les explosions et rongé par les flammes se dressa encore, dans sa beauté tragique, pour dénoncer à l'avance l'énormité de l'attentat qui a été consommé.

Puis, après une allusion aux signes manifestes de la renaissance de la belle et glorieuse cité, M. Poincaré termina ainsi :

Le gouvernement de la République a le devoir d'encourager de toute sa sollicitude et de tout son appui le travail de relèvement et de reconstruction, dont l'Allemagne s'est obligée à faire les frais. Il veillera à ce que cette obligation soit remplie. Il collaborera de tout son cœur avec vos élus et avec les autorités locales, afin de restituer la plus grande partie de votre activité commerciale et industrielle, sa richesse, sa physionomie d'autrefois. Mais, dès aujourd'hui, messieurs, il veut rendre un solennel hommage à l'héroïsme de votre grande cité. Au nom de la France reconnaissante, je décerne à la ville de Reims la croix de la Légion d'honneur.

UNE GLORIEUSE CITATION

Le président remit alors la croix de Reims au docteur Langlet et donna lecture de la citation suivante, qui résume admirablement l'histoire de la ville glorieuse au cours de la guerre :

Ville martyre qui a payé de sa destruction la royauté d'un ennemi impuissant à s'en maintenir. Population héroïque qui, à l'exemple d'une municipalité modèle de dévouement et de courage, a montré le plus grand mépris de la mort, le plus grand mépris de la douleur, le plus grand mépris de la souffrance, le plus grand mépris de la honte, le plus grand mépris de la mort.

La cérémonie terminée, M. Poincaré est allé visiter la cathédrale, à travers les débris de laquelle a été gardé le sanctuaire. Puis, le président et le ministre ont parcouru les différents quartiers de la ville. La vie reprend peu à peu parmi les débris, à travers les rues défoncées, dans les maisons éventrées.

A ce sujet, le maire de Reims, M. Langlet, a donné au président des détails qui montrent combien les Reims locaux ont l'espoir fondé et le sens des réalités. Au milieu des pierres éparpillées de leur chère cité, pendant que les prisonniers allemands transportent au défilé — ceux-ci avant le matin même, défilés au plan de l'Hôtel-de-Ville — les Reims ont reconstruit des écoles, ont fréquenté déjà 4.250 enfants.

Les espérances que, d'ici deux mois, on pourra commencer à reconstruire, 2.500 ouvriers français participent aux travaux

AU TRIBUNAL DES ALLIÉS

A LA PLACE DU KAISER SES CINQ DERNIERS FILS VEULENT ÊTRE JUGÉS

Le prince Eitel Friedrich, second fils de Guillaume II, a envoyé au roi d'Angleterre un message dans lequel il lui fait cette proposition.

LES OFFICIERS ALLEMANDS NE SE LAISSERONT PAS JUGER

COPENHAGUE, 6 juillet. — On télégraphie de Berlin : La Deutsche Tages Zeitung annonce que le prince Eitel Friedrich, second fils de Guillaume II, a envoyé au roi d'Angleterre le message suivant :

« Afin de remplir le devoir qui s'impose à moi en tant que fils et officier, je mets à la disposition de Votre Majesté, ainsi que mes quatre plus jeunes frères, pour prendre la place de notre impérial père, dans le cas où son extradition serait exigée, et, ceci, afin que notre sacrifice épargne à notre père une telle dégradation.

D'autre part, le Vorwärts dit savoir que l'opinion même de ceux qui touchent de près aux cercles diplomatiques est que l'Entente considérera le refus que lui opposerait la Hollande de rendre l'ex-empereur d'Allemagne comme la solution du problème d'extradition.

Les officiers allemands refuseront de passer en jugement

COPENHAGUE, 6 juillet. — On télégraphie de Berlin : La presse reproduit un grand nombre de déclarations faites par des officiers de terre et de mer qui affirment tous refuser formellement de comparaître, au cas où ils seraient cités, devant le tribunal de l'Entente. Aucun commandant de sous-marin se sont refusés déjà en territoire neutre ; d'autres annoncent qu'ils se suicideront, si on veut les contraindre à se laisser juger.



LES CINQ DERNIERS FILS DU KAISER. De gauche à droite : Princes Eitel, Oscar, Adalbert, Auguste, Joachim.

L'ATLANTIQUE TRAVERSÉE EN DIRIGEABLE

TRIOMPHANT DE LA TEMPÊTE LE "R-34" PARVIENT A ATTERRIR AUX ABORDS DE NEW-YORK

5.700 KILOMÈTRES SANS ESCALE EN 103 HEURES 17 MINUTES

Le rigide anglais, après de multiples péripéties, a pu se passer des secours urgents qu'il réclamait samedi soir et il a conquis le record de durée de vol sans escale.

Le dirigeable R-34, parti mercredi dernier 2 juillet d'East-Fortune (Bosque), est arrivé hier matin à 9 h. 55 à Mineola (Long-Island). Ce raid remarquable a été mouvementé, et notamment la soirée de samedi a été l'angoisse. Le dirigeable a triomphé de la tempête et a pu terminer sa randonnée par ses propres moyens, sans avoir besoin d'être pris en remorque par les destroyers venus à son secours.

Le R-34 a tenu l'air pendant 103 heures 17 minutes sans aucune escale, ce qui constitue le record de durée de vol. Le record précédent appartenait à un dirigeable allemand qui, en novembre 1917, avait tenu l'air pendant 96 heures, sur le trajet Sofia-Bharatoum. La performance du dirigeable rigide anglais est particulièrement remarquable et ouvre des horizons pour l'application pratique dans les relations transatlantiques.

Le "R-34" a passé à Long-Island. New-York, 6 juillet. — Le dirigeable britannique "R-34" est arrivé ce matin, à 9 h. 55, à Montauk-Point (Long-Island).

Montauk-Point est situé à l'extrême pointe nord-est de Long-Island. C'est dans cette île, au large de New-York, qu'avait été amarré le ballon d'atterrissage qu'il devait descendre le R-34.

Le "R-34" atterrit en face de New-York. Mineola (Long-Island), 6 juillet. — Après être passé au-dessus de Montauk-Point, le dirigeable "R-34" a poursuivi son voyage sans atterrir. Il a survolé Haselhurstfall à 9 h. 5, et a atterri à Mineola à 9 h. 55.

La traversée de l'Atlantique a donc été accomplie par le dirigeable, par ses propres moyens. Mineola, qui se trouve dans Long-Island, est à 25 kilomètres environ en face de New-York.

New-York, 6 juillet. — On télégraphie de Mineola, retenu par un cordage, se balançant au-dessus du sol avant d'être amené à terre. Sans attendre ce moment, le major Pritchard, remplissant à bord les fonctions d'observateur, a sauté du dirigeable à l'aide d'un parachute et a atterri sans le saut.

Les dernières heures du raid. LONDRES, 6 juillet. — Toute la nuit, l'inquiétude a été grande au sujet du R-34, et l'incertitude a régné. A 1 h. 1/2 du matin, le R-34 avait été envoyé à la mer par la Marine américaine le message suivant :

« Je vais atterrir à Montauk-Point. Je transmets plus tard l'heure exacte. » On annonça ensuite de Mineola que deux cents mécaniciens de la marine étaient prêts à être transportés en automobile à Montauk-Point.

On ignorait encore si le R-34 avait pu tenir l'air ou s'il avait dû se faire prendre en remorque. Un télégramme de Washington arrivé dans la nuit, annonça en effet, que le R-34 avait été pris à la remorque à 11 h. 40, hier soir, par le contre-torpilleur américain Baneroff, qui se dirigeait à travers le golfe du Maine.

Mais les dernières dépêches signalèrent que le contre-torpilleur Baneroff n'avait pas pris le R-34 à la remorque. Le R-34 poursuivait sa route par ses propres moyens, simplement escorté par le Baneroff.

D'autre part, d'Halifax on mandait que le colonel Lucas, qui est chargé de tous les arrangements britanniques pour la réception du R-34, avait mandé par T. S. F. au dirigeable de se diriger d'atteindre Montauk-Point, où se trouvent de grands approvisionnements d'essence et deux cent mille pieds cubes d'hydrogène. Il lui suggérait de se faire remorquer par des destroyers américains jusqu'à cet endroit.

Cet après-midi est enfin arrivée la nouvelle que le R-34 avait atterri à 9 h. 55 à Mineola. La joie se donne libre cours à Londres. Le raid a pu, malgré les difficultés de la dernière partie du parcours — difficultés dues à la violente tempête qui sévit actuellement sur les côtes de Terre-Neuve et du Canada — être accompli, et le succès est indiscutable.

LE BATIMENT NE VA PLUS

LA CRISE DU LOGEMENT DEVIENT CHAQUE JOUR PLUS AIGUE A PARIS

Cependant il y a dans la capitale un grand nombre d'immeubles dont la construction n'a pas été achevée pendant la guerre et qui demeurent en souffrance.

CE QUE DISENT ENTREPRENEURS ET PROPRIÉTAIRES

Il y a une crise du logement, et elle est grave à tous les points de vue. Des familles s'enlacent dans des logis dont le cube d'air est devenu insuffisant. Quand il n'y a plus de place pour personne, on peut craindre que cette viséeuse épidémie, ne s'en fasse comme le choléra. Des jeunes gens voudraient se marier, mais il faut des murs pour faire un foyer. Voici donc l'avenir relatif, ridiculement subordonné à une question qui semble très petite en soi. Des gens ont des initiatives, mais il n'est pas de grande idée qui n'ait besoin d'un bureau pour prendre corps. La crise du logement intéresse donc l'hygiène collective, l'avenir de la race et, dans bien des cas, l'esprit d'entreprise qui pourrait assurer des ressources nouvelles au pays, nui en a besoin.

Au Conseil municipal, une commission des habitations à bon marché est à l'œuvre, et elle compte même faire édifier en quelques mois des logements, mais ces édifices sont des déserts depuis des années. Ils sont fermés par quelques planches disjointes, et quand on jette un coup d'œil à l'intérieur, on constate que l'eau a envahi le sous-sol et que le temps a ruiné tout ce qui n'a pas été suffisamment protégé. Pourquoi ne termine-t-on pas ces immeubles ?

Cependant, au hasard de vos promenades décevantes, vous voyez quantité d'immeubles en voie de construction, mais en panne, si j'ose dire, et la plupart semblent à la veille d'être achevés. Il suffirait de quelques mois de travail, mais ces édifices sont des déserts depuis des années. Ils sont fermés par quelques planches disjointes, et quand on jette un coup d'œil à l'intérieur, on constate que l'eau a envahi le sous-sol et que le temps a ruiné tout ce qui n'a pas été suffisamment protégé. Pourquoi ne termine-t-on pas ces immeubles ?

Chez les entrepreneurs de bâtiment. Hélas ! cela tient à des causes multiples. Nous répondons à la Fédération des Chambres syndicales du Bâtiment. Elles sont à ce point nombreuses qu'on ne pourrait les énumérer. Il y a le manque de capitaux, l'impossibilité de transporter les matériaux, la non-démobilisation et par suite l'insuffisance de la main-d'œuvre et du personnel technique. Les raisons financières sont au premier plan. La Société Immobilière, qui comptait l'action du Crédit Foncier en faisant des avances au fur et à mesure de l'élevation des étages, a suspendu ses versements pendant la guerre. Si elle n'aura, si elle n'aura pas, elle ne pourra pas continuer à édifier. Elle a dû arrêter à cela les grues, vous avez l'explication d'un état de choses regrettable mais qui n'est pas à la veille de se modifier. Le bâtiment ne va plus, mais comment trait-il lorsqu'il y a à vaincre en premier lieu une force d'inertie qui est partout victorieuse. Nous avons créé un office de la reconstruction dans les régions libérées. Et bien sûr, nous ne nous mettrons pas à l'œuvre si les pouvoirs publics veulent bien utiliser le argent et notre bonne volonté.

C'est inconcevable ! — On trouve dans tous les quartiers de Paris des immeubles dont les étages ont été édifiés. Les travaux de grosse maçonnerie sont terminés, mais il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant que la dernière équipe puisse placer sur la dalle le bouquet symbolique de la victoire du travail.

N'a-t-on pas fait le recensement de ces immeubles ? — Non, pas chez nous, mais vous pourriez voir la Chambre des propriétaires.

Chez les propriétaires. Nous sommes allés à la Chambre syndicale des Propriétés immobilières de la Ville de Paris.

Nous ne pouvons vous donner de précisions à ce sujet. Certes, ces immeubles sont nombreux, et pour le reste nous ne pouvons que vous confirmer ce que vous avez dit. Tous les entrepreneurs ont demandé la résiliation de leurs contrats, en vertu de la loi Bérthou de 21 juillet 1918. Les difficultés sont devenues telles qu'elles découragent les propriétaires. Ils se sont décidés à faire construire sur la foi de devis qu'il a fallu doubler, tripler, et finalement abandonner. Avant la guerre, ils pouvaient emprunter de l'argent à 4 0/0. Ils n'en trouvent plus qu'à 7, et beaucoup ne peuvent payer l'intérêt des prêts hypothécaires.

Quelques-uns sont obligés de vendre à peu de prix, au fur et à mesure de la dévaluation de la monnaie. Les immeubles dont l'achèvement coûterait davantage que ce qu'il avait été prévu pour la construction totale. Aux Batignolles, une église ne peut être terminée parce que les fonds dont on disposait ne suffisent plus.

D'autre part, comment faire construire, lorsqu'on ne peut pourvoir à l'entretien des immeubles ? La toiture de notre hôtel est à réparer. Nous attendons, et ce ne sont pas les moyens financiers qui nous font défaut. Mais la crise de la main-d'œuvre est de jour en jour plus aiguë, et il est à craindre qu'elle ne se transforme, par l'enlèvement des causes aux effets, en une crise de chômage général pour le bâtiment. Le ministre du Travail s'en est occupé. Mais que faire ?

Navez-vous pas un palliatif, à défaut d'un remède sûr ? — Aucun. Le seul serait dans un abaissement sensible du prix des matières premières. Un malin de forces ne disait que le danger des lombillages éliminés ferait tomber le taux des assurances maritimes, le coût des frets et, par suite, celui des matières premières, ce qui se produirait à un moment où la norme ne se fera que si l'entente des Alliés demeure pendant la paix ce qu'elle a été pendant la guerre. Qu'on aborde les problèmes de la vie économique, comme on a abordé les problèmes de la défense nationale, il n'y a pas d'autre moyen.

Malheureusement, cela ne nous donne rien d'immédiat, et des milliers de familles ne sont installées que d'une façon précaire. — Hélas ! mais croyez bien que ce n'est pas la faute des propriétaires ! — ROBERT VALBELLE.

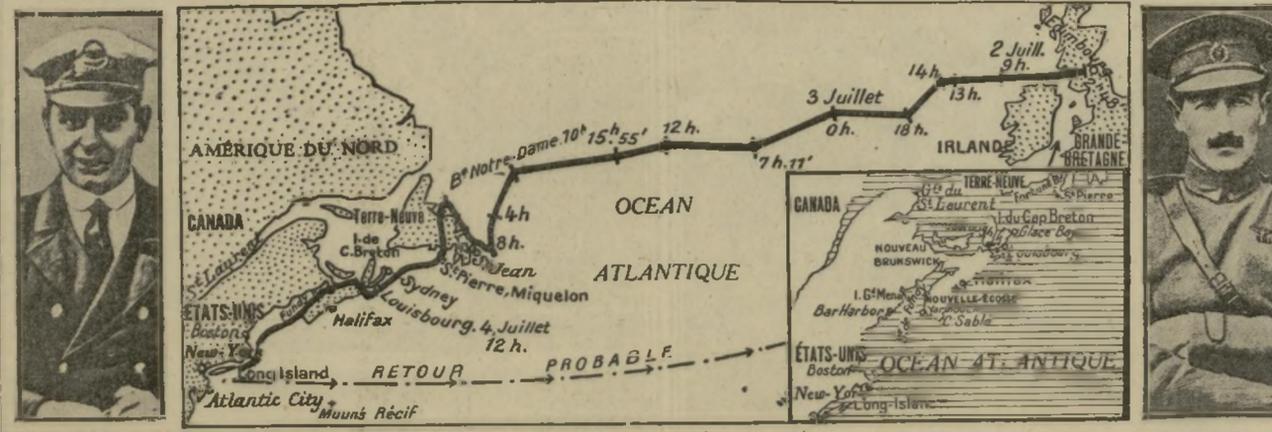
Les prêts aux communes pendant l'occupation

M. Klotz, ministre des Finances, vient de décider que les prêts consentis aux communes par les particuliers pendant l'occupation allemande seraient remboursés dans les mêmes conditions que les dépôts ou avances aux communes en vue de réduire la circulation des bons de monnaie. Dans une circulaire qui paraît ce matin au Journal Officiel, M. Lebun, ministre des Régions libérées, rappelle aux intéressés que les demandes devront être souscrites avant le 14 juillet courant, et déposées à la mairie de leur résidence.

En Afrique équatoriale

Sur la proposition de M. Simon, ministre des Colonies, M. Lapalud, lieutenant-gouverneur du Gabon, est chargé par intérim des fonctions de secrétaire général du gouvernement général de l'Afrique équatoriale, à Brazzaville. Il sera remplacé au Gabon par M. Marchand, administrateur en chef des colonies.

LE MAGNIFIQUE EXPLOIT DU DIRIGEABLE ANGLAIS "R-34"



UNE MISSION RUSSE EN FRANCE

LE GÉNÉRAL DRAGOMIROF est venu à Paris pour établir une liaison étroite entre l'amiral Kolitch et le général Denikine

Nous avons annoncé hier qu'une nouvelle mission russe venait de s'installer à Paris, qu'elle avait pour chef le général Dragomirof, et que ses membres étaient des représentants influents du parti cadet. Le général Dragomirof a bien voulu nous recevoir hier matin et nous parler de ses projets.

Le 12 juin, nous dit-il, le général Denikine, commandant en chef les forces armées du Sud de la Russie, déclara dans un ordre du jour qu'il reconnaissait le pouvoir suprême de l'amiral Kolitch, commandant en chef les armées russes. « Ce point essentiel acquis, il ne restait plus qu'à mettre ces deux autorités en relations suivies et à établir entre elles la liaison indispensable, c'est-à-dire la plus directe. Etant donné l'état actuel de notre malheureux pays, le manque de communications rapides d'une région à l'autre, tous les moyens que nous avons envisagés nous ont paru précaires. C'est alors qu'il m'est venu à l'esprit de faire venir à Paris, à la suite d'un air, de personnalités, par exemple, et elles désapprouveront un esprit géométrique. Elle est cependant la plus rationnelle, la plus simple. Je suis donc chargé de mettre en rapport le général et l'amiral, et d'exposer géographiquement à ce dernier la situation militaire telle qu'elle se présente au sud de la Russie. — Vous êtes, par conséquent, l'envoyé du général Denikine ? — Oui, c'est lui qui m'a confié cette mission. — Est-elle simplement militaire ? — Elle l'est au principal, mais nous avons aussi dans nos attributions de chercher une solution à des problèmes d'ordre

CHEZ NOS ALLIÉS ITALIENS

LA CRISE ÉCONOMIQUE provoquée par la vie chère, après avoir été la cause de troubles sanglants, est en voie d'apaisement.

Une dépêche datée de Florence annonce qu'une réunion des ligues socialistes a décidé la cessation de la grève générale à minuit, 5 juillet. Il semble donc que les heures graves et sanglantes que vient de vivre la belle cité italienne touchent à leur fin. Provoqués par la cherté de la vie, qui atteint chez nos voisins un niveau extraordinairement élevé, les manifestations prirent, dans la journée de samedi, une forme des plus violentes. La foule porta sa colère contre les magasins de comestibles et exerça, disent les journaux italiens, le droit de réquisition populaire avec une violence particulière.

On dut faire appel à la troupe : des coups de feu furent tirés, et bientôt la place Victor-Emmanuel et la place du Dôme furent le théâtre d'une fusillade nourrie et continue. Une femme fut tuée. De nombreuses personnes furent blessées. Les troubles n'ont point été limités à Florence : S'en est produit en Romagne, à Livourne et à Palerme, et la forme qu'ils ont revêtue n'est pas sans avoir provoqué, dans les milieux politiques romains, cette question : l'agitation, ainsi généralisée, n'est-elle pas le résultat d'une propagande extrémiste dont l'activité intense a été révélée et dénoncée ces temps derniers ? En Romagne, la petite ville d'Imola a connu la dictature d'un soviét pendant deux jours. A Rome, on n'est point sans éprouver une certaine inquiétude, et des mesures immédiates ont été envisagées pour faire face au danger. Certaines même — les plus urgentes — ont été mises en application. On compte sur leur effet, en raison de leur caractère calmant. Un décret, notamment, donne aux autorités communales et à la police du royaume les pouvoirs d'imposer des prix maxima, de réprimer les abus, et même d'opérer la confiscation des marchandises.

Loin de protester, et pour montrer leur désir de faire, eux aussi, un effort pour la conciliation d'intérêts si fortement opposés, la plupart des commerçants romains, d'accord avec les préfets de Rome, ont fixé spontanément à 25 0/0 le rabais sur les marchandises de consommation courante.

Ayuntamiento de Madrid

GÉNÉRAL DRAGOMIROF. M. Neri.

5 LES A LA UNE LE COU... jour d'... Par co... ultra s... La rati... BALE... Berli... Après... que solo... mercredi... Bauer dé... tionale je... suivre le... M. Her... mière fo... de minist... un long... Le proj... BALE... M. Fel... traité de... deuxième... tion. Les... président... article... aura lieu... 15, l'... alliances... puissances... les cons... que le... national... été concl... de la Li... l'adhésion... Félicit... S. M... président... de félici... ture de... M. vo... M. von... faire de... avait été... comme p... mande l... La del... ville que... premier... fautes et... La com... c... La cor... d'ont se... d'hui, se... ministre... M. He... délégué... technique... nipotent... par le... le t... Les ti... Une o... M. Ven... nique... vendred... l'ordre... O... ZURIC... prononc... versaire... déclaré... deux ki... mais q... avait été... tiers. A... sation r... souligné... paysans... l'annec... ouvriers... Pro... COPEN... sans fi... vance br... sur la c... leur ret... pertes. L... Le co... tition de... de trans... d'Anver... commar... Allema... OBES... U...

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE CERF-VOLANT

par HORACE VAN OFFEL

LES ALLIÉS FONT SAVOIR A L'ALLEMAGNE QU'IL FAIT UNE RATIFICATION TOTALE

Le Conseil suprême tiendra aujourd'hui une réunion dont le but est « ultra secret ».

Les délégués allemands avaient adressé au président de la Conférence de la paix une note concernant la procédure de ratification. Les trois documents qui constituent le traité... à savoir le traité de paix proprement dit, le protocole additionnel et la convention relative à l'occupation des territoires rhénans...

On avait annoncé qu'aujourd'hui aurait lieu à l'hôtel Trianon, à Versailles, la première réunion du comité chargé de préparer les votes à la commission des réparations... prévue par le traité de Versailles...

La ratification du traité à Weimar aura lieu mercredi

BALE, 6 juillet. — On télégraphie de Berlin : Après la ratification du traité de paix, qui, selon toutes probabilités, aura lieu mercredi matin, le président du Conseil Haner développera devant l'Assemblée nationale le programme de travail que compte suivre le cabinet.

Le projet de loi sur la ratification déposé à Weimar

BALE, 6 juillet. — On mande de Weimar : M. Fehrenbach ouvre la séance à 2 h. 15. Le projet de loi sur la ratification du traité de paix est déposé.

Félicitations du roi de Roumanie

S. M. le roi de Roumanie a adressé au président de la République un télégramme de félicitations à l'occasion de la signature de la paix avec l'Allemagne.

M. von Lersner, président de la délégation allemande

M. von Lersner a fait savoir au secrétaire de la Conférence de la paix, qu'il avait été désigné par son gouvernement comme président de la délégation allemande à Versailles.

Les troupes grecques ont repris Aidin

Une dépêche reçue la nuit dernière par M. Venizelos, président du Conseil hellénique, informe qu'Aidin a été repris. L'ordre y a été complètement rétabli.

Optimisme bolchevik

Zemour, 6 juillet. — Dans un discours prononcé à l'occasion du deuxième anniversaire de la révolution russe, Lenine a déclaré que les troupes rouges étaient à deux kilomètres de la frontière finlandaise, mais que le gouvernement des Soviets avait décidé de ne pas franchir cette frontière. A l'intérieur de la Finlande, la révolution est en pleine voie.

Progrès des Alliés sur la côte mourmane

COPENHAGUE, 6 juillet. — Un message sans fil d'origine bolchevik confirme l'avance rapide des colonnes italiennes, serbes, britanniques et canadiennes opérant sur la côte mourmane.

Le corps du capitaine Fryatt transporté à Anvers

BRUXELLES, 6 juillet. — Ce matin à six heures, le corps du capitaine Fryatt, commandant du corps des Brissels, fusillé par les Allemands, a été transporté à Anvers.

PARMI LES RUINES DES PAYS DÉVASTÉS

M. CLEMENCEAU A RENDU VISITE HIER aux régions de Saint-Quentin et de Soissons

Le président du Conseil promet aux populations que satisfaction sera donnée, aussi vite que possible, aux revendications formulées.

Il ajoute que la réparation totale des dommages incombent à l'ennemi et fait appel à l'initiative privée.

Mettant à exécution un projet qu'il avait formé depuis longtemps, mais dont la réalisation avait été retardée jusqu'ici par les travaux de la Conférence de la paix, M. Clemenceau, président du Conseil, a fait hier une première visite aux régions dévastées de Saint-Quentin et de Soissons.

En se rendant sur les lieux qu'il a fréquemment parcourus pendant les hostilités, le président du Conseil montre la place qu'occupe dans les préoccupations gouvernementales le grave problème de la réparation des dommages de guerre.

Le président du Conseil était accompagné de MM. Lebrun et Loucheur, qui ont la direction des services de reconstitution et de réparation.

Parti de Paris dans la soirée de samedi, il est arrivé hier matin, à 7 heures, à Saint-Quentin.

Sur le quai de la gare, le président du Conseil est salué par le préfet et les sous-préfets : MM. Gibert, l'adjoint qui, pendant toute la durée de l'occupation allemande, a assumé les fonctions de maire; MM. Tournon et Lemaire, sénateurs; Haucq, Ganault, Magnaud, Aecombar et Ringier, députés de l'Aisne; Verlot, député des Vosges, président de la commission interministérielle des régions libérées; les membres du Conseil municipal, etc.

La première réception a lieu sur la place publique, aux abords de la gare, où se trouvent massés plusieurs centaines d'habitants.

M. Clemenceau va vers eux et les interroge, les engageant à parler librement, à dire tout ce qu'ils pensent, même s'ils doivent faire entendre des paroles qui pourront être désagréables à ses oreilles.

Les doléances des populations

Les réclamations principales qu'ils formulent sont les suivantes : il est indispensable d'assurer avant l'hiver des logements convenables à toute la population qui est aujourd'hui de quinze mille âmes; il faut sans retard constituer des stocks de combustible destinés à faire face à tous les besoins industriels ou domestiques; il importe de remédier à la famine avec laquelle sont trop souvent distribués les avances aux cultivateurs, les avances pour la reconstruction d'immeubles ou pour achat de mobilier. Enfin, les règlements administratifs sont trop rigides; il faut que dans la pratique quotidienne ils soient appliqués avec beaucoup plus de libéralisme et de souplesse.

Le président du Conseil répond que, sur tous ces points, les populations des régions dévastées ont, dès à présent, satisfaction. Des instructions ont été données et le gouvernement va aller à ce qu'il est possible de faire.

La même scène va se reproduire toute la journée, dans les différentes localités que visitera le président du Conseil.

Partout, le président du Conseil sera l'objet de manifestations de sympathie. Partout, les populations témoignent, par leur attitude et leur langage, qu'en dépit des indécises lortures endurées pendant de trop nombreuses années elles ont conservé un état d'esprit admirable et un ardent patriotisme.

A l'hôtel de Ville de Saint-Quentin, où M. Clemenceau et ses ministres s'arrêtent quelque instant, la conversation continue sur la place de la gare, reprend, empreinte de la plus grande cordialité.

M. Clemenceau proteste que la victoire est due à la vaillance de nos soldats, au stoïcisme et à l'endurance des civils. Et le président du Conseil conclut en disant : « Avec un peuple comme le nôtre, nous pouvons et nous devons avoir pleine confiance. »

On aborde ensuite à nouveau les questions qui font l'objet de la visite présidentielle. Le président est applaudi longuement lorsqu'il déclare solennellement que la réparation totale des dommages incombent à l'ennemi. Il indique que la France et ses alliés vont, après-demain, engager des pourparlers avec les Allemands pour la récupération du matériel et la fourniture de la main-d'œuvre destinée à remplacer les prisonniers de guerre lorsque ceux-ci seront autorisés à rentrer dans leur pays.

La démobilité, a dit M. Clemenceau, qui va vous rendre vos enfants, exigera beaucoup de wagons, beaucoup de machines; c'est une nécessité devant laquelle vous vous inclinez tous. Je suis convaincu.

Présentant ses intentions, le président du Conseil poursuit en ces termes : « Nous ne sommes pas des vendeurs de mirages. Nous n'aimons pas faire des promesses irréalisables. Faites-vous confiance. Consentez à vivre dans le provisoire encore pendant quelque temps. »

« Nous avons pu, nous avons sans doute dû nous tromper. C'est pour éviter de nous tromper de nouveau demain que je suis ici, au milieu de vous, en ce moment. »

AUX ÉTATS-UNIS

DE L'OcéAN, M. WILSON RÉPLIQUE PAR RADIOS A TOUS SES ADVERSAIRES

Il commence, avant d'être sur le sol américain, sa campagne contre les adversaires du traité.

Le "R-34" resterait douze heures à Mineola et repartirait pour l'Angleterre

New-York, 6 juillet. — Avant même d'avoir atterri sur le sol américain, le président Wilson commence sa campagne contre les adversaires du traité.

Un radio du George-Washington, expédié le 4 juillet à midi, répond, en effet, aux arguments des groupes qui ont pris position pour le maintien intégral des États-Unis dans leur isolement nationaliste.

Le président Wilson déclare, dans ce message, qu'il continue à considérer comme son devoir de maintenir les États-Unis au service de l'humanité. Le président parle, en outre, de la campagne qu'il compte faire dans le pays pour convaincre ses adversaires, s'il juge cette campagne nécessaire pour obtenir que soient tenues les promesses faites par lui à Paris, lorsqu'il assura que l'Amérique était disposée à porter sa part du fardeau qui lui est revenu dans le nouvel ordre de choses.

Ce qu'est la paix

« On a dit de la paix qu'elle n'est que la guerre qui s'est terminée, mais ce n'est pas la paix que nous voulons. Nous voulons la paix qui est un état d'esprit, un état d'âme, un état de cœur. C'est ce qu'est la paix. »

Pour les fêtes de la Victoire

En vue d'associer d'une façon intime la population aux fêtes de la Victoire, il est décidé que les drapeaux, délégations, compagnies d'honneur devant prendre part au défilé seront logés par les soins des municipalités de Paris et de la banlieue.

Le groupement « Armée d'Afrique » sera reçu par les municipalités de Saint-Ouen et Clignancourt.

Le groupement « Armée d'Orient » sera reçu par les municipalités de Levallois et Neuilly.

Le groupement « Armée d'occupation » sera reçu par les municipalités de Courbevoie, Puteaux, Suresnes.

Le groupement « Génie » sera reçu par la municipalité de Saint-Gloud.

Le groupement « Fusiliers », « Marins », « Armée navale » sera reçu par la municipalité de Boulogne.

Le groupement « Armée coloniale » sera reçu par les municipalités d'Issy-les-Moulineaux, Vanves, Malakoff, Montrouge.

Le groupement « Artillerie » et le groupe « Cavalerie » seront reçus par les municipalités des communes dépendant de la place de Vincennes.

Les officiers généraux et leurs états-majors, les escortes des drapeaux (officiers et troupes) seront en billets de logement, les compagnies d'honneur seront logées dans les établissements d'enseignement.

Une taxe sur les locations de fenêtres et balcons

Par une proposition de loi, MM. Maurice Ajam et Laurent Eynac demandent qu'une taxe de 80 0/0 soit perçue sur le produit brut des locations de fenêtres et balcons pour le 14 juillet sur le parcours des troupes. Ils estiment, en effet, que ce produit constitue qu'une « exploitation de la gloire nationale ».

Le Congrès des fonctionnaires

La Fédération nationale des employés de l'Etat, des départements et des communes a ouvert, hier matin, son congrès, qui représente 53 fédérations groupant 350.000 adhérents.

Puis, à la suite de l'audition des rapports moral et financier, l'Assemblée a adopté un ordre du jour comportant les revendications suivantes : Réalisation immédiate du relèvement des traitements et indemnités sur la base minimum des chiffres adoptés par la commission interministérielle, dont les travaux ont abouti depuis plus d'un mois; reconnaissance du droit syndical à toutes les catégories de fonctionnaires sans aucune restriction.

Enfin les congressistes ont décidé de désigner une délégation de dix membres, qui sera chargée de présenter ce programme de revendications à M. Clemenceau, et d'insister pour que le relèvement des salaires soit immédiatement réalisé, c'est-à-dire avant le 20 juillet.

Deux profiteurs de guerre sont arrêtés à Marseille

MARSEILLE, 6 juillet. — Il vient d'être procédé à deux arrestations qui ont provoqué une vive émotion dans notre ville; ce sont celles des frères Léon et Célestin Paul, âgés de quarante-quatre et de quarante-six ans.

On leur reproche d'avoir employé du métal de qualité inférieure pour la fabrication de fusées d'obus; d'avoir livré des marchandises refusées par le service des réceptions; d'avoir utilisé pour leur usage personnel des matières premières fournies par l'Etat et d'avoir employé à des travaux particuliers des soldats mis en sursis pour la fabrication de engins de guerre.

Les frères Paul, qui ont été écroués, ont réalisé une fortune évaluée à 4 millions.

NOUVELLES BREVES

M. Poincaré et les maréchaux Foch et Pétain et le général Mangin se rendront à Anvers le 23 juillet.

En ce temps nous allâmes habiter la paroisse de Saint-André, un des plus misérables quartiers d'Anvers. Nous y occupions deux chambres d'une lugubre bâtisse dont chaque étage servait d'abri à plusieurs familles. Ce fut mon premier contact avec les pauvres.

Au début, nous osions à peine parcourir les sombres ruelles du voisinage. Elles aboutissaient toutes aux portes d'une grande et vieille église. Parfois nous y allions prier. J'aimais être assis près de la chaire en bois sculpté, représentant une grotte aux bords du lac Tibériade et Jésus sur la grève, prêt à entrer dans la barque des frères Simon et André.

Partout, autour de nous, des flambeaux brûlaient au pied des idoles. Dans une chapelle latérale, j'entrevois la chaire des trente-trois bienheureux qui contenaient des reliques de trente-trois martyrs. Souvent, j'avais entendu comparer à notre maison contenant, elle aussi, un grand nombre d'âmes souffrantes et de membres humains torturés.

La plupart des maisons du quartier étaient menacées de ruine. Les toits penchaient vers la façade bombée, prenant un aspect bizarre de monstres ventus... Il y en avait qui entremêlaient leurs étages. Et partout, aux merveilles délabrées, s'accrochaient des gouttières de plomb pareilles aux sarments noirs d'une vigne morte.

Aux rez-de-chaussée, ce n'étaient qu'estaminets et boutiques. Une odeur de fritures et d'épidémie latente corrompait l'atmosphère, continuellement empoisonnée par la fétide haleine des impasses. Les étalages encombrés de figues, des amoncellements de dattes, de bananes, voisinant avec des rideaux de plis salés, des noix de coco et des harengs. Il y avait aussi des jouets d'un sou, — toupies, balles, cages à hannetons — et des sucreries d'une couleur invraisemblable, dévorées par de grosses mouches.

A certains moments, tout cela était remplacé par une marchandise suspecte qui envahissait les vitrines à l'improviste; tarots ornés de vignettes incompréhensibles, lois de botes/russes, fourrures miteuses, fromages moisis, chocolats décolorés provenant de quelque cargaison saisie ou avariée.

Le peuple qui habitait ces parages ne ressemblait à aucun autre peuple de la terre. Parmi les femmes, il y en avait de fort belles, blondes comme des faunes de Rubens ou noires comme des gitanes de Séville. Quatre jours sur huit, les hommes chômaient. Alors, ils attendaient la besogne, souvent interrompue au port, en flânant de cabaret en cabaret. Les enfants étaient si nombreux qu'ils semblaient sortir de la boue des ruisseaux, comme une vermine grouillante et vivace.

Au commencement, ces gens nous faisaient peur. Dans la suite nous eûmes des amis parmi eux. Nos voisins demandaient l'autorisation de m'embrasser, et elles m'offraient des bonbons que je n'osais pas manger, à cause de la couleur et des mouches. L'une d'elles aidait ma mère aux gros travaux du ménage. Elle pleurait de la voir si belle, si jeune et si abandonnée.

Bien sûr, disait-elle, que vous n'avez pas mérité cela. Et elle recommandait des saupis consolateurs des affligés. Ou bien elle traitait les cartes, dans l'espoir d'y lire de merveilleuses promesses de bonheur.

Pourtant elle était bien malheureuse pour son propre compte. Elle était veuve et avait deux fils. L'aîné était innocent, le cadet courait à peine. La veuve travaillait dur pour nourrir sa famille, car son grand garçon n'était capable de rien.

Un jour, néanmoins, il fabriqua un cerf-volant. Ce fut toute une affaire. Muni d'un pot d'amiidon, de ciseaux et de deux feuilles de papier multicolore, il s'installa sur l'escalier, devant notre porte ouverte. Son jeune frère l'aidait avec des yeux craintifs. Lorsqu'il l'aurait fini, le cerf-volant, le pauvre d'esprit me le montra d'un air triomphant.

Le lendemain, j'accompagnai les deux frères pour essayer le jouet sur la place du rivage. L'innocent allait devant nous. Son visage était enflammé de joie. Il marchait vite, discourait en lui-même et faisait des gestes nerveux. Le petit nous suivait avec peine, en

sautillant dans ses sabots. Il portait le cerf-volant accroché à son épaule. L'aîné se mit à parler tout haut : — Tu verras, disait-il. Ah! c'est beau! Nous irons dans les nuages. Mais, attention aux fils télégraphiques. Quoi, tu as peur? Non, il ne plongera pas sur les toits. Je m'y connais. Nous lui enverrons des postillons. Sais-tu ce que c'est? C'est un petit papier qui grimpe le long de la ficelle. Pourquoi ne ris-tu pas, Jean? Ris donc...

Jean était un petit garçon dououreux, rhumatisant, comme affligé d'une vieillesse précoce. Il détournait la tête pour cacher la joie de ses yeux. Ses doigts menus et noirs semblaient déformés par la goutte. Son frère lui ordonna d'aller avec le cerf-volant au bout de la place.

Maintenant il était loin de nous et ressemblait à un nain armé d'un bouchier bleu et rose. Au-dessus de nous, le ciel était clair, rempli de nuages blancs, pareils à des flocons de laine. Le vent tendait la corde. Bientôt nous serions là-haut, tout près du soleil!

Mais soudain un vaurien, qui nous observait, accourut et s'approcha du petit garçon. Avant que nous eussions le temps de deviner ce qu'il allait faire, il bondit sur l'enfant et lui arracha son trésor. Nous n'eûmes pas l'occasion de bouger, de crier. En une minute, se trouva déchiré en mille morceaux. Le méchant drôle crevait le papier, brisait les bâtonnets rageusement des pieds et des mains.

Nous étions médusés. D'autres mauvais garçons, se tenant à distance, riaient et applaudissaient. Le forfait accompli, tous s'enfuirent en hurlant, comme une bande de sauvages.

Nous restâmes seuls. Je regardai le pauvre d'esprit. Il était devenu affreusement pâle. Sur son masque, immobile et stupide, la souffrance apparut, soudain, belle comme une pensée profonde. Il murmura : — Qu'est-ce qu'ils ont? Pourquoi? Ce n'est pas bien...

Et il courba la tête. Le petit nous rejoignit en marchant le dos un peu voûté. Il cachait toujours ses yeux, mais ne pleurait pas. Jamais je n'ai rien vu de plus atroce que l'horrible résignation de ces deux désespérés.

Mais nous n'avions plus rien à faire en cet endroit. Nous reprîmes le chemin de notre domicile. Chez nous, nous trouvâmes ma mère et la veuve qui nous attendaient. Du haut de la fenêtre elles avaient assisté au drame. En voyant entrer ses fils, la veuve eut un regard tellement désespéré que je me mis à pleurer. Ma mère épouvantée me prit dans ses bras.

Allons à l'église, dit-elle. Nous allâmes nous asseoir près de la chaire qui représente une grotte aux bords du lac Tibériade et Jésus sur la grève prêt à entrer dans la barque des frères Simon et André.

Le soir, lorsque nous fûmes seuls, je demandai à ma mère : — Pourquoi sommes-nous allés prier, maman? — Parce qu'il n'y a pas d'autre remède, répondit-elle. Horace VAN OFFEL.

Communiqués — L'Association amicale des Elèves des Universités des régions envahies est en voie de formation. Pour en faire partie, les intéressés doivent envoyer au directeur du Bulletin de l'Association, rue du Centre-Sépiembre, Paris, leurs nom, prénom, adresse civile et militaire et situation intellectuelle particulière actuelle.

— La section de Montgeron de l'Association des Combattants de la Grande Guerre avait organisé hier une fête qui fut en tous points réussie. La musique du 36<sup>e</sup> d'infanterie, sous la direction de son chef, M. Maurice Viot, prêtait son concours à cette belle réunion.

— Les collections de la MAISON LEWIS, 18, rue Boyard, sont, après avoir été, ses drapeaux d'été à des prix absolument réduits les mardi 8, mercredi 9, jeudi 10, vendredi 11.

Vente strictement au comptant.

LA REVUE NOS LOISIRS

QUI FUT LA PLUS GRANDE REVUE POPULAIRE DEVIENT LA PLUS GRANDE REVUE LITTÉRAIRE MODERNE

36 pages de papier de luxe Un franc PREMIER NUMÉRO LE 15 JUILLET

OBESITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

Ayuntamiento de Madrid

LES COURS

— M. M. le roi et la reine d'Angleterre ont fêté hier, le 26<sup>e</sup> anniversaire de leur mariage, qui fut célébré en la chapelle royale de Saint-James, le 6 juillet 1840. A cette occasion, un grand déjeuner réunit, hier, les membres de la famille royale à Buckingham Palace.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. de Strebou, ministre de Belgique à Varsovie, et M. de Strebou sont pour quelques jours à Paris.

CERCELES

— Le Comité du Cercle artistique et littéraire, de la rue Volney, qui se trouvait partagé en deux fractions égales, ayant démissionné en entier, de nouvelles élections viennent d'être faites.

— Le nouveau comité élu a constitué son bureau comme il suit : président du cercle, M. Lignereux, officier de la Légion d'honneur, ancien président de la Chambre des députés au tribunal de commerce; vice-présidents : M. Edouard Troplong, M. le comte Gérard; secrétaires : le baron René Petit, M. Henry Saugnier; trésoriers : M. le colonel Allaire, M. Eugène Ruetz; membres : MM. Armand Lods, Alexandre Mallet, Emile Mercier, Henri Perrin, Eugène Allard, marquis de Mareillan, Charles Marret, Masson-Dourbail, Pierre Itardelle, Auguste Gouze, Gabriel Morier, Géo Rousset, Weerts, comte Gabugnani de Prusse, Auguste Gauvain, Mollé-Viville, Henry Goudley, marquis de La Tour du Villard, Henry Kunkelmann, Alfred Cortot, Henri Hirschmann, Bernard Wolff, Maurice Desrez.

— Le conseil d'administration comprend : président, M. A. Mallet; vice-président, M. Ch. Marvet; secrétaire, M. H. Perrin.

INFORMATIONS

— Lord Dunsany et le marquis de Northampton ont quitté Paris pour retourner à Londres.

— L'Alliance américaine vient de tenir sa deuxième assemblée générale annuelle. Elle a composé son bureau comme il suit : duc de Broglie, président; marquis de Chambarn, baron de Contenson, vice-présidents; comtesse de Warren, baron de Montesquiou.

— La princesse Alexandra Maria Belladonna Bualda du Cameroun et la princesse, sa femme, s'installent à Paris jusqu'en octobre. Le prince arrive de Berlin, où il était détenu comme prisonnier de guerre.

— La comtesse Albert de Mun et Mme Jules Siegfried ont organisé, au profit de l'œuvre de la Société française, une réception en l'honneur des dames de l'association américaine à Warrelle.

— Une très brillante réception a été donnée, hier, par le baron et la baronne Henri de Rothschild, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de Mlle Nadine de Rothschild, leur fille, avec M. Adrien Thiery, secrétaire à l'ambassade de France à Londres.

— Tout ce que la société parisienne compte de notabilités défila, de 7 heures à 7 heures, dans les beaux salons de l'hôtel de la Fontaine, rue de Valenciennes, pour assister à la réception donnée par les maîtres de maison et les jeunes fiancés. La baronne H. de Rothschild portait une très jolie robe de broderie anglaise sur crêpe de soie crème française dans le bas, avec ceinture gris de lin et capot de velours gris, chapeau de paille entouré de plumes grises défilées. Mlle Nadine de Rothschild, charmante en mousseline blanche brodée, avec grand chapeau de tulle blanc. On admira fort la superbe corbeille qui comprenait plusieurs diadèmes de perles, saphirs, diamants, un rang de perles incornparables, bagues, bracelets, fourrures, dentelles et éventails assortis, et ainsi que les très nombreux cadeaux offerts aux futurs époux.

— Le banquet permit aux invités de s'asseoir dans le jardin, où, pendant toute la durée de la réception, un excellent orchestre se fit entendre.

CITATIONS

— Le capitaine Guy d'Outremont, de l'armée belge, vient d'être cité à l'ordre de l'armée en ces termes : « A commandé avec une haute autorité, une grande compétence et une belle bravoure une batterie à cheval, puis un escadron de cavalerie, au cours de la campagne de 1915, 1916, 1917, s'est montré un brillant officier animé des plus beaux sentiments d'honneur et de dévouement. »

NAISSANCES

— La baronne Napoléon Gaillard a heureusement mis au monde un fils : Napoléon-Jean.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de M. Joseph de Mougins Roquefort, sous-lieutenant au 246<sup>e</sup> d'artillerie, fils du comte de Mougins Roquefort et de la comtesse, née Villeneuve Esclapon, décedée, avec Mlle Simone de Colomb, fille du capitaine Albert de Colomb, payeur général au Tonkin, décedé, et petite-fille du général de Colomb.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Paule Le Mir, fille de M. Paul-Noël Le Mir, décedé, avec le comte Charles de Faldemar de Deschamps, capitaine au 1<sup>er</sup> dragons, décoré de la Légion d'honneur, a eu lieu à Maisons, le 21 juillet, à midi, en l'église de Saint-Étienne. La cérémonie a été très brillante.

DEUILS

— Nous apprenons la mort : de Mme Georges Robin, née Ribadeau-Dumas, décedée à Vatan (Aube), femme de M. G. Robin, avocat à la Cour d'appel de Paris; de la comtesse de Paulin de Halogny, née de la Touche-Lamoignon, qui a succédé au château de Juncz (Loire-Inférieure).

BIENFAISANCE

— La Société de charité maternelle de Paris doit à la générosité du duc de Massa de pouvoir installer dans les jardins de son hôtel, en façade sur l'avenue des Champs-Élysées, une tribune où l'on pourra assister à l'entrée triomphale des troupes alliées, le 14 juillet. Cette tribune contiendra environ 320 places numérotées, que la Société de charité maternelle met en location, au profit de son œuvre, aux prix suivants : 1.500 francs, 1.000 francs, 500 francs la place. Les demandes de location sont reçues, dès à présent, par M. Pons, trésorier de la société, 72, rue de Rome. Elles seront acceptées dans l'ordre de leur réception et jusqu'à épuisement du nombre de places à louer.

REIMS et CHAMPS DE BATAILLE

100 francs tout compris PAR CONFORTABLES CARS-TOURISTES AGENCE NATIONALE DE VOYAGES 12, boulevard des Capucines. — Gutenberg 35-45

Places à louer pour la FÊTE DE LA VICTOIRE

— Dans 3 immeubles des Champs-Élysées, 500 places à louer pour la FÊTE DE LA VICTOIRE, le 14 juillet, de 10 heures à 6 heures, à 10 francs.

Je me méfie, en voyage, des lettres dont je ne reconnais pas l'écriture. Je pense, en regardant l'enveloppe, que c'est encore que ça ? On ne sera donc jamais tranquille ?

Cependant, il peut arriver que cette surprise soit pleine d'intérêt, et qu'on sache gré à l'anonyme amie qui vous écrit d'avoir couru après vous à Paris au Plateau Central pour vous faire ses confidences. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Ma correspondante est une « fidèle lectrice » très en colère. Elle est allée à un mariage (on se marie beaucoup, en ce moment) et voici l'impression qu'elle en rapporte :

« Les femmes sont en train de dépasser le ridicule permis en fait de modes. On en rit. On a tort. »

« Que, dans la rue, chez elles, au bal, aux courses, au théâtre, elles réalisent de nu, en haut et en bas, de caricatures dans les formes et d'assemblages de couleurs à faire braver, c'est leur affaire. Mais il est une circonstance où ces excéntricités seraient le cœur à faire criser : la mariée en robe trop courte, même pour une première communicante, faisant voir ses jambes à tout le peuple assemblé au bal du perron de l'église, et montrant, au-dessus de ces jambes — point belles souvent — un décolletage hors de mise et un visage hardi, que n'estompent même plus les blancheurs du voile, à peine épinglé, très en arrière. »

« Le mariage n'est pas une mascarade, ni un acte gai sans importance, auquel on doit assister et jouer le premier rôle en costume de perruche ! La mariée — quel que soit son cœur, et si peu vraiment — jeune fille — soignée — est, ce jour-là, un être vers lequel vont instinctivement les vœux, les sympathies et les respects, non seulement des amis conviés à la fête, mais des passants inconnus. A la voir ainsi, courue, vêtue, hardie et sans ombre d'émotion pudique, que deviennent les sympathies et le respect ? Et c'est extrêmement pénible à regarder. Qu'on n'allègue pas qu'on des costumes écourtés s'adjoint quelquefois une longue traîne... De grâce, un peu moins derrière, et un peu plus devant ! »

« Je vous en prie, madame, lutons, afin que ceux qui font la mode ne nous tuent pas cette chose délicieuse d'hier : la grâce de la jeune fille française ! »

Madame, je vous remercie; et je souhaite qu'Excelsior accueille avec bienveillance cette opinion sévère, qui — oserai-je le dire ? — est un peu la sienne... SONIA.

Les chaînes

Les chaînes qui entouraient l'Arc de Triomphe furent placées en 1871, pour empêcher les Allemands de passer sous le dôme portique. Le 1<sup>er</sup> mars 1871, à 8 heures du matin, l'armée allemande et un corps d'armée allemand commandé par le général Komoko franchirent les fortifications de la porte Dauphine et de la porte Maillot. Chaque colonne était en ordre de marche comme devant l'ennemi, et précédée des détachements de cavalerie. Mais l'armée gardait tout autour de l'Arc de Triomphe, à cause des chaînes placées.

Ces chaînes historiques, symboliques, tombèrent le 11 juillet, pour laisser passer nos premiers vainqueurs. Comme le demandèrent nos soldats, la Liberté, qu'elles ne soient pas replacées après la victoire, car elles ne seraient plus que des chaînes de prisonniers.

« Une guerre de soixante ans »

La République de San Marino était-elle représentée à la signature de la paix, ou, comme il arriva en 1850, a-t-elle dédaigné d'inviter ce petit Etat ? San Marino a cette particularité d'avoir été en guerre avec l'Italie pendant soixante ans, ce qui est un record, si l'on excepte la guerre de Cent ans.

Les hostilités commencèrent en 1849, lorsque Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne et allié de la France, se battit contre les Autrichiens. San Marino prit courageusement le parti des champions de la liberté italienne. Lorsque la paix fut signée, l'année suivante, nul ne songea à San Marino, et la République ne fut point invitée à signer la paix de Villafranca qui libéra la plus grande partie de la Lombardie du joug autrichien.

Le public du Conservatoire

C'est toujours le même public, plus comprimé seulement depuis que les concours ont été transférés d'une salle de spectacle en cette chapelle désaffectée, que des viraux païens déçoivent ; petites camarades poudrées et frisées, vieilles dames hochant la tête et marquant la mesure en balancant leurs fesses-amant; et, plus nombreux que les critiques, ces amateurs, depuis dix années, on rencontre à toutes les répétitions générales sans que personne ait jamais dit à quel titre ils y entrent.

À l'exception des critiques, pour qui les concours ne sont pas une fête, chacun apporte la ses préventions ou ses préjugés. Les camarades sont au fait des commérages de la maison; les vieilles dames d'anciennes artistes passées à l'état de professeur, qui soutiennent leurs élèves ou les adeptes de leurs méthodes;

quant aux amateurs, pourquoi viendraient-ils, sinon pour déclarer leurs intimes préférences ?

La joie de ce public est de manifester. Les applaudissements lui sont interdits, mais les murmures lui restent, et il en use sans ménagement. Si une ébauche a une certaine valeur de mérite ou d'originalité, une rumeur s'élève, et redouble si la nature ne perd la tête. On rit de voir deux œuvres s'assoir devant une table rase, ou s'écrier à une mort tragique l'œuvre d'une chute trop lourde le plancher sonore, ou railer à voix haute une robe pauvre, un veston écopé, un usage que l'émotion contracte. Quant aux connaissances acquises, à la justice de l'accent ou du geste, au sérieux de l'interprétation, qui s'en soucie ?

Je propose que les concours du Conservatoire aient lieu dans nos théâtres, en matinées gratuites et sans invitations. Un public anonyme qui applaudit et sait toujours deviner le talent, — Louis LATOY.

Par colis postal

Un ouvrier de Birmingham qui n'avait pas le temps de ramener chez lui son poste, âgé de trois ans, fut ingénieusement déposé dans le premier bureau de poste qu'il trouva sur son chemin et expédié l'enfant, par colis postal.

L'administration accabla le bébé, qui fut recouronné au domicile paternel moyennant 9 pence, soit 90 centimes, en vertu du règlement qui permet le trafic et la livraison des animaux vivants, sous toute forme, par colis postal.

Goethe anglophile

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple allemand.

« Je me demande, s'écriait Goethe, à Weimar, ce que sera l'Allemagne dans un siècle. La réponse est faite, aujourd'hui, c'est à Weimar même que Goethe mourut. Il se déplaça, sans doute, dans son dix-neuvième siècle. Si Goethe pouvait cette exclamation déconcertée, c'est qu'il ignorait rien des défauts physiques et intellectuels du peuple



T O U S L E S S P O R T S

APRÈS LES JEUX INTERALLIÉS

LES OLYMPIADES PERSHING ONT CONNU DURANT 15 JOURS UN SUCCÈS TRIOMPHAL

Battus par les Américains, les Français ont, après eux, obtenu le plus grand nombre de points.

Les Olympiades Pershing ont été un véritable triomphe. Il y a eu, toutefois, au cours de ces jeux, quelques défaites d'importance...

Mais ce sont là des détails d'arrière-plan. Les jeux interalliés ont été un grand succès. Les centaines de milliers de spectateurs...

Dans le tableau qui figure ci-dessous, on verra que les Français ne furent égaux aux Américains ni dans le détail, ni dans la totalité des épreuves. Les États-Unis remportèrent une victoire incontestée...

Quoi qu'il en soit, sachons gré aux autorités militaires françaises d'avoir, pour la première fois en France, créé un entraînement véritable...

Après cinquante et un mois de guerre, après tant de morts et de blessures, après un entraînement qui a dû être créé de toutes pièces...

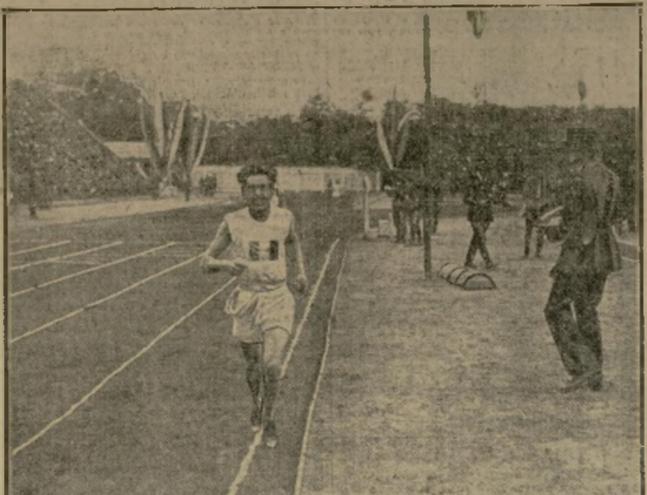
André GLARNER.

DEUX RECORDS D'ATHLÉTISME BATTUS A COLOMBES

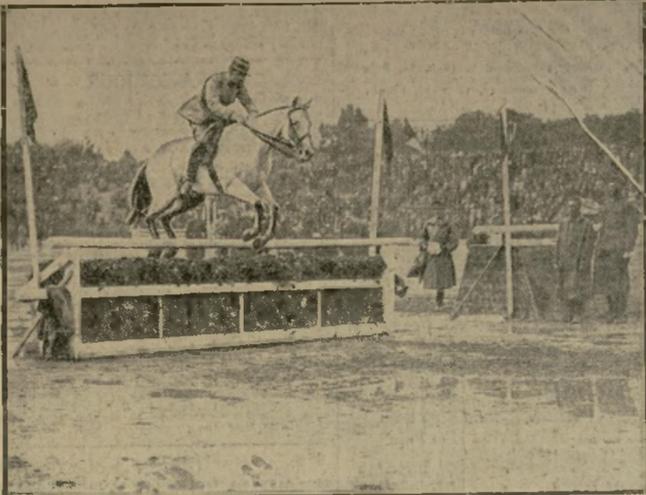
Hier après-midi, se sont disputés, au stade de Colombes, les championnats de Paris d'athlétisme...

- 100 mètres. — 1. Henri Stadel, 11" 2/5; 2. Souffrains; 3. Mourlin. 200 mètres. — 1. Seutin (Stade), 22" 2/5...

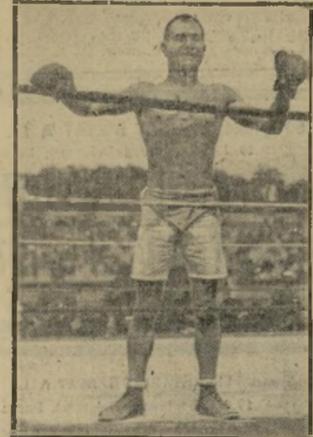
TUNMER 1-3 Place S'Augustin. PARIS Ses raquettes sont les meilleures: CHAMPION, 60 fr.; SMASH, 55 fr.



JEAN VERMEULEN, VAINQUEUR DU CROSS COUNTRY ET DU MARATHON



LE COMMANDANT DE SORAS, GAGNANT DU "MILITARY"



LE BOXEUR DE PONTBIEU, gagnant des poids plumes



L'EQUIPE DE FRANCE, VICTORIEUSE DU TOURNOI DE RUGBY



ANDRÉ GOBERT, champion individuel de tennis

Mlle SUZANNE LENGLEN champion du monde de tennis

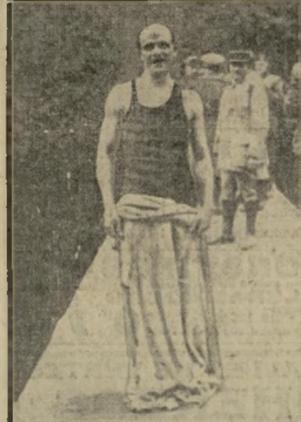
Ainsi que nous l'avons annoncé hier, Mlle Suzanne Lenglen a, samedi, à Wimbledon, réuni le véritable exploit...



Mlle SUZANNE LENGLEN

anglais, une des plus belles qui se soient disputées, et Mlle Lenglen dut faire montre de toutes ses qualités physiques...

La partie, samedi, fut, au dire des journaux



SOMMER, gagnant du 200 mètres brasse



De gauche à droite: l'Américain Eby, gagnant le 400 mètres; le Néo-Zélandais Mason, vainqueur du 800 mètres. Les Américains Larsen, gagnant le saut en hauteur, et Simpson, gagnant le 200 mètres haies.

LE CLASSEMENT DES OLYMPIADES

Table with columns for Sports (Athlétisme, Boxe, Football Rugby, etc.) and countries (Amérique, Espagne, Italie, etc.) showing points.



L'AMÉRICAIN PADDOCK

Agé de 18 ans seulement, Paddock, qui est étudiant à l'Université de la Californie du Sud, gagna très nettement le 100 mètres en 10 s. 4/5, et le 200 mètres plat en 21 s. 3/5, égalant le record du monde.



L'AMÉRICAIN NORMAN ROSS

Parmi les athlètes américains, Ross fut certainement un de ceux qui produisirent la plus grosse impression. Le Californien réussit, en effet, à gagner cinq courses de natation sur six.

LA DERNIÈRE JOURNÉE

ON A RÉCOMPENSÉ HIEN AU STADE DE JOINVILLE LES VAINQUEURS DES JEUX

Le général Pershing a remis les prix et assisté au dernier combat de boxe et au match de base ball.

Bien que le programme ne comportât hier d'épreuves athlétiques, près de 1000 personnes étaient venues au stade Pershing...

- Base ball: Amérique bat Canada 12 à 1. Boxe: Poids mi-lourds. — Spalla (Italien) bat Pettibridge (Australien), 10 reprises.

PARIS-REIMS-PARIS A MOTOCYLETTE

Epreuve de tourisme plutôt que course proprement dite, cette manifestation motocycliste organisée hier — avec une imperfection qui a porté ombrage à son succès — par le Moto-Club de France...

Tous les concurrents ont pris le départ quelques-uns sont restés en route. La majeure partie ont terminé sans pénalisation, mais étant donné que les résultats doivent parvenir de tous les contrôles, il faut attendre à mercredi pour avoir le classement officiel.

CYCLISME

Le Circuit de Paris. — Remontant avec la tradition des courses de ville à ville, qui ont toujours été les favoris de nos cyclistes, le Circuit de Paris...

Course de 100 mètres (départ arrêté). 1. Bidart, 10 secondes; 2. Vieillard; 3. Morin. 1re épreuve d'encouragement (2.000 mètres).

Le Championnat international de la Victoire. Hier ont commencé, au lycée Carnot, les épreuves du Championnat de la Victoire, organisé par la Fédération parisienne d'athlétisme...

A la Jeune France VÊTEMENTS DE SPORTS LES MEILLEURS ASSORTIS FRANCO 13 AVENUE DES TERNES PARIS

Pas de bonnes Vacances Pas d'agréables Excursions Bande molletière "TOUSPORTS" qui évite la fatigue